Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 39

Artikel: Un autre nom pour le chat
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222784

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

68me ANNEE. — N° 39. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 28 septembre 1929.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

MONTREUX EN 1812

LE critique Chaillet s'écriait vers la fin du dix-huitième siècle, visant le pays de Vaud : « Que de fois en contemplant ces campagnes romanesques habitées par des gens si peu romanesques, je me suis demandé : que font-ils ?... Est-ce à eux de vivre sous ce beau ciel, de fouler une si belle terre ? Ils végètent, s'agitent ou chicanent, languissent d'ennui et Dieu les souffre dans le paradis de l'univers... »

Cette apostrophe fut dure au cœur du doyen Bridel. Il y répondit par ses *Poésies helvétiennes.* Et il écrivit : « Peut-être ne manque-t-il à l'habitant du pays de Vaud que de connaître et de sentir tout son bonheur. Apprenons-lui donc qu'il est heureux ; qu'entouré des dons d'une nature bienfaisante, il en jouit en sécurité à l'ombre de la patrie ; disons-lui qu'il est grand parce qu'il connaît la liberté ; riche, parce que ce qu'il possède ne peut lui être enlevé ; montrons-lui qu'une ambition déplacée ou d'injustes murmures peuvent seuls troubler sa félicité... »

Les gens qui vivaient au flanc de la Pléiade, sur les coteaux qui s'étagent des sommets des Naye et de Jaman jusqu'à la rive du lac, laissèrent dire et écrire et Chaillet et le pasteur Bridel. Pourquoi donc se seraient-ils tourmentés? mêlés aux querelles littéraires? jetés dans la mêlée politique ?... Accoudés aux murs des vignes, ils contemplaient leur lac ; ils perdaient leur temps en causeries sans but ; ils descendaient au plus profond des caves pour y boire le vin doré qui fait mousser la gaieté. Enfin, ayant vécu sans cris ni prétentions, ils allaient reposer au cimetière à l'ombre d'arbustes odoriférants.

J'ai sous les yeux une estampe, naïve comme il convient, où l'on voit le Montreux de nos arrière-grands-parents. Libre et cascadant le torrent se précipite du haut de la montagne. Deux planches sont jetées d'un bord à l'autre ; courbé sous le poids d'une hotte, un vieillard franchit ce pont rustique. Des chèvres folâtrent sous les grands arbres. Se tenant par la main, portant corset noir, jupe courte et coiffe de dentelle, des jeunes filles dansent. Peut-être chantent-elles :

...C'était une grande perche
Pour abattre les noix...

Et comme si le torrent ne suffisait pas, des ruisselets jaillis des rochers mêmes s'essayent à des cascades, dessinent les méandres les plus imprévus, s'attardent au milieu des prés, se perdent sous les herbes hautes, jaloux du grand frère en l'honneur duquel on a construit un pont plus voûté que le dos d'un chat au réveil. Et puis enfin, sur l'estampe, on voit aussi Montreux, le clocher dressé sur la pente raide, les maisons basses enlacées par les mille bras de la glycine, habitées par des gens dont on avait connu le père et le grand'père, dont on savait les sobriquets, les mots favoris, les gestes coutumiers. Des familles bien pensantes ?... Dieu merci, il n'y avait que ça. Chacun croyait ferme à l'almanach, aux dictons, au diable, à Dieu le Père. Les plantes à tige se semaient à la lune croissante, les naines entre temps et cela réussissait parfaitement : les haricots grimpaient à des hauteurs fabuleuses ; sans défaillance, automne après automne, la vendange emplissait les tonneaux ; les pommes rouges mûrissaient à leur heure ; et quant aux noix, taquinées par la gaule, échappant toutes blondes à la coque verte, d'un bond elles sautaient sur le dos des chèvres qui sont toujours là où il ne faut pas.

Commes les estampes qui se respectent n'oublient rien, une vieille est dans son jardinet, penchée sur des choux à tête ronde. Elle hésite un peu. Mettra-t-elle au creux de son tablier ce courtand aux feuilles violacées ou peut-être cette salade poussée au pied du mur, à côté du romarin ?...

Heureux village !... Heureuses gens !... Vous dormiez à neuf heures. Seuls les amoureux avaient le droit de causer encore un peu, sur le banc, près de la fontaine qui dérobe aux indiscrets le murmure des voix.

On tourne la page du livre. Et c'est une autre estampe montrant la grève du lac, des troncs échoués sur le sable, des saules penchés sur l'eau, une barque ventrue amarrée à quelque pierre, des maisonnettes, à peine, des cabanes où vit le peuple de ceux qui passent leurs journées, perdus dans le bleu, à lever les filets d'un geste rythmé. L'un de ces pêcheurs est là, couché tout de son long sur un pré. Peut-être le vin chante-t-il encore dans sa cervelle ?... Un chien fidèle veille près du maître momentanément privé de ses forces... Le soir vient... Une volée de voiles s'estompe à l'horizon, les barques, sans aucun doute, qui ramènent le « flat » de la vallée du Rhône. Et comme la brise est faible, on rame et l'on chante tout en ramant.

Demain, ce sera dimanche. Les cloches sonneront au dessus du flot bleu. Et les vieux et les vieilles qui marchent lentement, et les jeunes qui rient à la vie, monteront jusqu'à l'église posée là-haut sur le rebord de la terrasse. Dans la chaire, comme toujours, le pasteur Bridel dont le col monte jusqu'au menton. On se tait. On écoute... Dehors, les oiseaux pépient... La grosse bible est ouverte sur la table de communion...

Grave, la voix dit enfin: — Mes frères, prions Dieu...

B. Vallotton.

PÈ CLLI COMPTOI

L'AUTRE'HI, quand revegné de l'asseimblliâïe dâi vatse pè la maison de coumouna, lètâi dza on boquenet à la fin de la veillâ. Du on momeint ie coudhîvo martsî derrâi on coo que troupegnîve. Tot parâi, l'allâve galézameint rîdo, ma cein que lâi avâi de courieu, l'è que fasâi on grand pas, quasu onna cambâïe, et pu dautrâi petit. Et pu dinse bin dâi coup. — Côô è-te cein, mè sû-io peinsâ, que trasse d'on terrau à l'autro ? L'è pâo-t'ître on jomètre que tire sè pllian !

On jomètre ? ç'on bî diabllio ! l'ètâi bo et bin Pingolhion, lo vesin.

— T'einlèvâi ! que lâi é de. L'è tè, Samulhiet ! Tè pregné po on arpenteu. Et du iô vinto dinse ?

— Se te dèvene, pâyo on demi.

— Vouaih ? Te sarâi pas zu âo Comptoi, dâi iâdzo ?

— Mè rondzâ se n'è pas la vereta. Quemet a-to pu dèvenâ que vegné dâo Gonfloi ? E-te pâo-t'ître que i'é on bocon tserdzî âo bin î-to vâodâi ? Allein bâire clli demi !

M'a faliu drobllîâ mon Samuïet Pingolhion tant qu'âo veindâdzo dâo cabaret.-

— Etâi-te biau pè clli Gonfloi, que lâi é de ?

— Oï, que m'a fé, po biau l'ètâi biau. Lâi avâi pardieu bin à vère, du lè modze et lè bollet dâo Comptoi, po arrevâ âi tsè, âi z'ètsile, âi mécanique de tote lè sorte, etcètra, po fini pè clliâo monsu dâo Comité, que sont trèsti de tant bounè dzein.

— Po cein, lè su, l'è dâi rîdo coo que foudrâi primâ et provignî.

— Su d'accoo. Principalameint que sti an l'ant fé on comptoi que lâi diant *Exposition de Peinture.* L'è cein que faillâi vère !

— Vouaih !

— L'è dinse. L'avant appèdzi contre lè parâ dâi mouî de patte que l'avant teindye dein dâi cadre de boû. Et su cllia tâila l'ant betâ tote sorte de couleu : dâo bllianc, dâo rodzo, dâo blliu, dâo falo, dâo dzauno, dâo vè, dâo nâi. Avoué cein fasant dâo bregolâdzo, dâi pllièce iô betâvant tota la matâire ein on iâdzo po fére dâi potré qu'on arai djurâ dâi z'hommo, dâi fenne, dâi z'ottô, dâi courti, dâi velâdzo, dâi loûïe, dâi z'ermaille, dâi balle-mére et dâi caïon.

—Quaise-tè !

— Dâi iâdzo que lâi avâi, on pouâve quasu dere cein que l'avant voliu fére. Dâi z'autro coup, faillâi dèvenâ. Prâo su que l'è dâi bouîbo dâi z'écoule einfantine que l'avant fé clli peinturlurâdzo et clli l'eimbroulâdzo.

— Vouaih !

— Et va ! Et pu cein que m'a lo mé ébahya, l'è de vére dâi fenne que n'avant pas pi on fi su la rîta et que l'ètant potraitâïe su clliâo tâile, nuve quemet dâi vermé : gros veintro, nènè drobllio, dzènâo gottrâo et tot lo diabllio et son train.

— Quaise-tè, tote mare nuve ?

— Oï, pelhiette quemet dâi z'alogne. Et mè peinsâvo justameint que l'ètâi tot parâi onna vergogne. Dein quin teimps on vit ora, tot parâi ! Vaitcé dâi fenne que n'ant pas lo moyan d'avâi onna vetira à sè betâ et que sè fant teré ein potré. Quin orgouet monet, dis-mè vâi !

Marc à Louis.

Un autre nom pour le chat. — Quand on lui demanda quel était le nom de son chat, un petit garçon répondit :

— Je l'appelais Zizi, mais je l'ai changé en celui de Mimi, pour qu'il ait des petits chats.

Naïveté. — On demandait l'autre jour à Mlle Rita ce qu'elle ferait de ses poupées quand elle ne jouerait plus avec.

— Oh ! dit-elle, je les donnerai à mes enfants.

— Mais si tu n'as pas d'enfants

— Eh bien, alors, je les donnerai à mes petits- enfants.